

Entre enthousiasme, désenchantement et convictions : Paul Morand à la découverte de l'Afrique (A.O.F. 1928)

Dominique Lanni
Université de Malte / C.R.L.V.

Email : dominiquelanni@yahoo.fr

1928. – Dakar, la Guinée, le Fouta-Djalon, le Soudan, le sud du Sahara, le Niger, Tombouctou, le pays Mossi, la Côte d'Ivoire
Paul Morand, "Avant-propos", *Magie noire*

Résumé : De retour d'Asie après un tour du globe express pour prendre son poste à la Légation de France de Bangkok, et son roman *Bouddha vivant* achevé, Paul Morand décide de se lancer dans la composition du troisième volet de sa « Chronique du XX^e siècle », son projet planétaire. S'il songe d'abord à un roman qui aurait pour protagoniste Joséphine Baker et qui ferait le lien entre la France et les États-Unis via le vaudou, son projet évolue rapidement après sa visite du sud des États-Unis : ce sera un recueil de nouvelles qui auront pour cadre les aires majeures d'expression de la race noire : les Amériques, les Antilles et l'Afrique. C'est la raison pour laquelle après avoir traversé le sud des États-Unis et les Antilles, il se rend en Afrique en janvier 1928 en compagnie de son épouse Hélène. De sa découverte des contrées de l'A.O.F., il va livrer dans ses carnets, qui deviendront *Paris-Tombouctou*, entre enthousiasme, désenchantement et convictions, la saisissante image d'un monde plein de vitalité et d'énergie, mais aussi en pleine mutation à ses dépens.

Mots clés : Paul Morand ; Hélène Morand ; Albert Londres ; *Magie noire* ; *Paris-Tombouctou*, documentaire ; *Hiver caraïbe*.

Abstract: On his return from Asia after a whirlwind tour of the globe to take up his post at the French Legation in Bangkok, and with his novel *Bouddha vivant* completed, Paul Morand decided to embark on the composition of the third part of his "Chronique du XX^e siècle", his planetary project. Initially, he had in mind a novel with Joséphine Baker as its protagonist, linking France and the United States through the medium of voodoo, but his plans quickly changed after his visit to the southern United States: it was to be a collection of short stories set in the major areas of expression of the black race: the Americas, the West Indies and Africa. This is why, after crossing the southern United States and the West Indies, he travelled to Africa in January 1928, accompanied by his wife Hélène. In his notebooks, which were to become *Paris-Tombouctou*, he recorded his discovery of the lands of A.O.F., between enthusiasm, disenchantment and conviction, the striking image of a world full of vitality and energy, but also in full mutation at its own expense.

Key-words : Paul Morand ; Hélène Morand ; Albert Londres ; *Magie noire* ; *Paris-Tombouctou*, documentaire ; *Hiver caraïbe*.

Fin novembre 1925, Paul Morand est de retour d'Asie où il a assuré quelques mois durant la gérance de la Légation de France à Bangkok. Souffrant, hospitalisé du fait de violentes crises de fièvres amibiennes, il a reçu du Ministère des Affaires étrangères l'autorisation de rentrer dans les délais les plus brefs. Au cours de son séjour, il a travaillé au second volet de son projet planétaire, "Chronique du XX^e siècle", un roman dédié à l'Asie : *Bouddha vivant*, qui fait suite à *L'Europe galante*, son recueil de nouvelles ancré dans l'Europe de l'après-guerre.²⁷ En 1926, comme le tout-Paris mondain, Morand se passionne pour le phénomène Joséphine Baker. Les trémoussements de la belle danseuse noire américaine lui inspirent le projet de composer un roman qui ferait le lien entre Paris et le Sud des États-Unis *via* le vaudou, roman qui constituerait le troisième volet de sa "Chronique du XX^e siècle". Le 20 janvier 1927, tout juste mariés, Paul Morand et son épouse Hélène embarquent pour un long séjour dans les Amériques dans le but de "se documenter". Arrivé à San Francisco fin février, le couple traverse les États-Unis d'ouest en est. Au fil du voyage, le projet de Paul Morand évolue. Ce ne sera plus un roman mais un recueil de nouvelles. Il ne portera plus seulement sur le phénomène Joséphine Baker mais sur la race noire partout où elle s'est ancrée sur le globe : dans le sud des États-Unis, dans les Antilles et bien évidemment en Afrique. Ce sera *Magie noire*. Courant mars, Paul Morand travaille aux nouvelles qui formeront la partie américaine de son recueil. Le 2 avril, le couple embarque de New York pour la France. À Paris, dans l'hôtel particulier d'Hélène, au 3-5 de l'avenue Charles-Floquet, puis à Abano Terme en juillet et à Trianel dans l'Eure en août, Morand continue de travailler à *Magie noire*. Il projette de se rendre en Afrique. Mais le 10 novembre, lui et Hélène embarquent pour les Antilles.²⁸ Après un court séjour en Haïti, où il écrit *Le Tsar noir*, sa nouvelle synthétisant le Noir des Antilles, une visite express de la Jamaïque et de Cuba, de La Havane,²⁹ ils relient la Louisiane, traversent une partie du sud des États-Unis et relient New York. Paul Morand compose successivement *Charleston*, *Excelsior* et *Syracuse*.³⁰ Le 4 janvier, le couple repart pour la France. Le 27 janvier 1928, il embarque pour l'Afrique pour un immense périple. Après une escale à Casablanca, le S. S. *Madonna* atteint sa destination : Dakar. Durant près de deux mois, les Morand vont sillonner une importante partie de l'Afrique Occidentale Française et de l'Afrique Équatoriale Française et l'écrivain va consigner ses observations, impressions et jugements au jour le jour, en livrant un tableau plein de vitalité et d'énergie, tout en martelant sa conviction d'évoluer dans un monde voué à disparaître.

²⁷ En 1924, Paul Morand s'était engagé par contrat pour un montant mirobolant à remettre à son éditeur Bernard Grasset quatre œuvres de fiction à raison d'une œuvre par an et chacune étant dédiée à un continent. Après son recueil de nouvelles *L'Europe galante* en 1925, il publie *Bouddha vivant* en 1926. *Magie noire* paraîtra en 1928 et *Champions du monde* en 1929.

²⁸ Sa nouvelle *Baton-Rouge (U.S.A.)* – dont le titre définitif sera *Congo (Baton-Rouge)* paraît dans *La Revue de Paris* du 15 novembre

²⁹ Sur son séjour, voir : Paul Morand, *Carnets d'un voyage aux Antilles. Haïti / Jamaïque / Cuba (Nov.-déc. 1927)*, Caen, Passage(s), 2017. Édition établie par Dominique Lanni.

³⁰ *Excelsior* paraît dans la livraison du 1^{er} janvier de *La Revue de Paris* sous le titre *Excelsior (U.S.A.)* ; *Syracuse* paraît sous le titre *Syracuse (U.S.A.)* dans la livraison du 1^{er} janvier de la *NRf*. Le titre définitif sera *Syracuse ou l'Homme-panthère*.

1. « Il y a certainement en nous quelque chose de nègre : crier, danser, se réjouir, s'exprimer, c'est être nègre. » Une découverte enthousiasmante

« Depuis un an, j'étudie votre race : je publierai sous le titre de *Magie Noire* une série de petits tableaux qui seront comme des projections lumineuses, sous différents angles, d'un problème central », avait écrit Morand à l'intention des directeurs de *La Revue indigène*, qui lui avaient demandé une contribution pour leur jeune publication. « Certains de ces tableaux vous amuseront, d'autres vous déplairont. Avant de juger, attendez d'avoir lu tout le livre : je crois que ma grande sympathie pour les Noirs s'y verra avec évidence ; avant la plupart des Blancs, j'aurai cherché à dégager le génie de la race noire et à l'expliquer en France avec impartialité. »³¹

Le 27 janvier, gare de Lyon, Paul et Hélène Morand descendent à Marseille d'où ils embarquent pour le continent noir sur le S. S. *Madonna* de la compagnie Fabre. Voyageurs de marque, ils dînent à la table du commandant. La conversation roule sans surprise aucune sur les Noirs. « Chacun cite des exemples » consigne Paul dans le journal qu'il a entrepris de rédiger au jour le jour³². Le temps s'écoule au rythme des déjeuners et soupers. « À notre table, il y a toute l'Afrique française. Chacun parle de ce qu'il connaît : "Moi, au Cameroun", "Nous autres, Dahoméens", "À la Côte-d'Ivoire, je..." "Au Soudan, nous..." »³³. Le 31, le S. S. *Madonna* fait escale à Casablanca. Paul s'impatiente, déplorant qu'il faille attendre longtemps « avant que le rideau se lève sur le "spectacle nègre" ! »³⁴ Heureusement, l'escale est de courte durée. Reprenant la mer, le navire met le cap sur Dakar.

Devant Dakar, Paul Morand, cloué au lit par un lumbago, doit garder la chambre. C'est alors qu'il reçoit la visite d'Albert Londres, venu enquêter sur l'exploitation des Noirs, le « moteur à bananes », en A.O.F.³⁵. Une conversation animée, où il est question, pêle-mêle, de l'Afrique, des Noirs, du Brésil... s'engage entre les deux globe-trotters.

Il augmente mes regrets de ne pouvoir consacrer une ou deux nouvelles de *Magie noire* aux nègres brésiliens, en me décrivant Bahia, la Rome noire, écrit Morand. Bahia est à huit jours d'ici et pour un peu... Les Antilles et La Havane m'auront donné une première idée du nègre latin, mais comme j'eusse voulu voir le carnaval à Rio, dont Cendrars aussi m'a parlé. (Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, p. 26)³⁶

Initialement et sans doute sous le charme des récits de Darius Milhaud, qui y avait passé plusieurs mois, Paul Morand avait songé à écrire une nouvelle ayant pour cadre Bahia³⁷. Dans une lettre adressée en octobre 1927 à son ami Christian Melchior-Bonnet, il avait inclus cette étape dans son itinéraire. Il envisageait alors de « remonter dans des régions assez curieuses, pour voir des messieurs fort arriérés, derrière Liberia et Sierra-Leone », de revenir « par la

³¹ Paul Morand, « Ce que je pense de La Revue indigène », Préface à l'Anthologie de la poésie haïtienne indigène (1928)

³² Paul Morand, Paris-Tombouctou, dans Voyages, éd. Bernard Raffalli, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001, p. 16.

³³ Ibid., p. 18.

³⁴ Ibid., p. 20.

³⁵ Albert Londres, Terre d'ébène (1929), Paris, Le Serpent à plumes, 1998, « Motifs » et voir : Didier Folléas, Albert Londres en terre d'ébène, Paris, Arléa, 2009, « Arléa Poche ».

³⁶ Voir aussi Blaise Cendrars, Anthologie nègre, suivi de Petits contes nègres pour les enfants des Blancs, Comment les Blancs sont d'anciens noirs et La Création du Monde, Paris, Denoël, 2005. Éd. Christine Le Quellec Cottier.

³⁷ Darius Milhaud, « Du Brésil au Bœuf sur le toit. Souvenirs », dans *La Revue de Paris*, Mai 1949, n°56, p. 87-105.

Guinée française et le Fouta-Djalon » et de là « de passer d’Afrique en Amérique du Sud et [d’]aller voir les nègres brésiliens » avant de remonter dans les Antilles et de s’installer à Haïti et Saint-Domingue³⁸. Ayant changé ses plans, Morand s’est rendu aux Antilles, dans le sud des États-Unis et finalement en Afrique. S’il regrette à ce moment précis de n’avoir pu faire un crochet par le Brésil, il ne s’y rendra pas après son périple africain, bien décidé à ne pas s’attarder outre mesure sur ce recueil auquel il estimera avoir déjà consacré trop de temps et d’énergie.

Le 8 février, les Morand sont à Konakry [sic]. L’administrateur qu’ils rencontrent se plaint de devoir faire, seul, « régner la paix parmi cent mille Foulbés qui se volent leurs bœufs »³⁹. Le 10 février, ils rendent visite au chef d’un village du Fouta-Djalon nord. Premier tam-tam. Une vive émotion submerge Paul, que fascine ce déferlement de sons, de couleurs et de vitalité :

Arrivée à la gare de Kankan, peu avant midi. Les chefs indigènes, dont un descendant de Samory, viennent nous voir à la gare, drapés, la tête enveloppée de linges bleus, assez semblables à des Flamands du XV^e siècle. Dehors, la milice composée d’anciens tirailleurs, kaki et rouge, porte les armes. Alors éclate comme une bombe, sous le soleil, dans la poussière, avec une brusquerie extraordinaire, mon premier tam-tam d’Afrique. Le chef griot avec son bonnet orné de miroirs, comme ses frères des carnivals antillais, le xylophone aux dents, drapé de blanc, est entouré de ses femmes, en bleu, coiffées de bonnets oranges à dessins noirs ; tous mènent, en hurlant et en tapant sur divers instruments, tels que les entonnnoirs, de vieilles clés à tubes, des tuyaux de fer, etc. un vacarme insensé. Ô percussion chère aux musiciens d’aujourd’hui ! La foule se masse autour de la voiture. Ces professionnels du cri et de la louange à plein gosier élèvent la voix à mesure que sortent de nos sacs les verroteries qui brillent. (Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, p. 34)

Un vacarme, du bruit, le chaos. Mais ô combien vivifiants. Puis les Morand reprennent la route et relient Kankan à Bamako – 400 kilomètres de piste – en auto. À Bamako, chez le gouverneur du Soudan, ils retrouvent Londres et le peintre Roucayrol avec qui ils vont faire route jusqu’à Tombouctou.

Le 14 février, après 238 kilomètres de piste, tous atteignent Ségou à l’heure du déjeuner et découvrent le Niger. Paul Morand s’émeut de la beauté des Noirs.⁴⁰ Au soir du 15 février, le petit groupe progresse sur la piste le long du Niger. Albert Londres joue « Alléluia » au phonographe. « Les blues, les airs nègres d’Amérique reviennent ce soir à l’Afrique, après un détour de quatre siècles. Cette mélancolie des esclaves enchaînés, louisianais ou géorgiens, n’est pas d’ici ; le chant primitif est beaucoup plus près du cri de guerre ou de l’incantation »⁴¹. Le 16 à l’aube, ils se lancent dans une étape de 300 kilomètres à un train de sénateur – 25 kilomètres à l’heure... Au terme de quinze heures de route, ils sont à l’extrême sud du Sahara, où se touchent le monde musulman et le monde noir. Le lendemain, ils déjeunent à Léré. Puis reprennent de nouveau la route durant 6 heures. Et le soir, tandis que le Niger leur offre un

³⁸ Paul Morand, Lettre à Christian Melchior-Bonnet du 7 octobre 1927, dans *Lettres du voyageur*, *op. cit.*, p. 170-171.

³⁹ Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, *op. cit.*, p. 31.

⁴⁰ L’administrateur lui apprend que « dans une de ses dernières résidences, à la tête de la tribu, se trouvait un sorcier, grand prêtre, régnant sur une foule d’initiés et qui rendait un culte à un animal-dieu, soi-disant caché dans la forêt ». Le lendemain, tandis qu’ils longent la rive nord du Niger, le couple fait halte dans « un village animé d’un mauvais esprit, qui ne veut pas travailler à la route. » (*Ibid.*, p. 39) On peut voir dans ces deux anecdotes ce qui a inspiré à Paul Morand le sujet de la nouvelle qu’il a située à la frontière du Libéria, *Le Peuple des étoiles filantes*.

⁴¹ Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, *op. cit.*, p. 40.

spectacle féérique, à 10 h, ils atteignent enfin Niafouké. Paul, au faite de l'enthousiasme, se sent nègre :

Malgré ma fatigue, j'entre dans la foule. Après tant d'heures de solitude, je me réjouis du bruit, de l'odeur, de la poussière, des bonds et des cris. Les nègres tapent à tour de bras sur des bidons de pétrole vides, claquent des mains. On voudrait voir danser les belles et jeunes négresses au buste nu, mais, comme à la Comédie-Française, ce sont toujours les vieilles qui se donnent en spectacle. Il y a certainement en nous quelque chose de nègre : crier, danser, se réjouir, s'exprimer, c'est être nègre. (Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, p. 40)

Le 18 février, à bord d'une embarcation de fortune, le petit groupe vogue en direction de Kabara, le port de Tombouctou. « Toute une journée sur l'eau, à dormir » note Paul, impatient d'atteindre enfin la mythique Tombouctou. La déception sera à la mesure de ses attentes : immense.⁴² Puis les Morand débarquent à Mopti et reprennent la route pour Djenné. Le 24, ils quittent le fleuve pour Ouagadougou en Haute-Volta. Chemin faisant, ils font halte chez les Habés, « magnifiques sauvages très noirs, aux incisives limées, nus, coiffés seulement d'un bandeau de coquillages blancs, qui ajoute à leur saine et splendide beauté d'athlètes de montagnes » où ils assistent à des danses⁴³. C'est un peuple troglodyte dont, outre l'extraordinaire beauté, les mœurs, coutumes et masques retiennent au plus haut point l'intérêt de Paul. Au point qu'ils lui inspireront l'association des hommes-serpents de *La Chèvre sans cornes*, la dernière nouvelle de son recueil.

Laissant derrière eux le pays des Habés, les Morand reprennent de nouveau la route. Au terme de trois cents kilomètres, ils atteignent enfin Ouagadougou. Là, ils assistent à un tam-tam de danseurs masqués. Paul se fait offrir deux masques et achète un bracelet de marbre noir. Puis ils rendent visite au Moro-Naba, roi du pays mossi. « Le roi m'attend sur la porte de son palais, entouré de sa cour, écrit Paul. Il est obèse ; une vraie outre noire, grasse ; l'air sensuel, féroce et malin. Barbiche, joues énormes. C'est bien le dernier roi nègre, celui de mes livres d'étrennes »⁴⁴. Ce roi, un des rares individus rencontrés au cours de son périple qui lui ait inspiré une si profonde aversion, lui servira de modèle pour composer la figure de Mongkoû, le vagissant monarque de *La Chèvre sans cornes*. Après avoir photographié leur hôte, les Morand prennent congé.

Descendant au sud-ouest, ils pénètrent en pays bobo et entrent dans la vallée de la Comoé. À Banfora, ils manquent de peu un «tam-tam coït». Celui-ci ne pouvant avoir lieu, les préparatifs nécessitant plusieurs jours, ils repartent dépités, direction : la Côte d'Ivoire, « la perle de l'Afrique occidentale ». Ils séjournent chez les Baoulé dont les masques « noirs aux joues pleines, aux tatouages en relief, d'un bois si lourd » fascinent Paul⁴⁵. À Bouaké, où ils passent une journée, les Morand assistent à un tam tam de guerre, et à Man, à une danse. Paul achète un masque. Le 1^{er} mars, les Morand quittent Man et prennent la route de Danané, sur la frontière du Libéria. « Je regrette beaucoup, note Paul, d'être obligé de finir mon livre sans avoir été au Liberia qui est, avec Haïti, le seul État noir indépendant. Mais aucune ligne française n'y arrête »⁴⁶.

⁴² Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, op. cit., p. 44.

⁴³ *Ibid.*, p. 59.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 62. Pour une photographie de ce roi, voir : Didier Folléas, *Albert Londres en terre d'ébène*, Paris, Arléa, 2009, « Arléa Poche », p. 52.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 69.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 75.

À Danané, les Morand sont témoins d'une curieuse représentation de danses que Paul pense être « la stylisation de sacrifices d'enfants »⁴⁷. À Bonaflé, il achète de nouveau des masques, lesquels continuent d'exercer sur lui leur puissante fascination. Il se souvient alors de ce que lui a dit Derain : « Ils ne sont pas faits pour être vus de jour [...], mais la nuit, à la lune. Éclairiez-les d'une bougie, voyez les ombres portées par leurs reliefs, et vous comprendrez »⁴⁸.

L'heure est bientôt au départ. Après être passés par Dimbroko, Dabo, Abidjan, et Bingerville, les Morand retrouvent Dakar. Là, ils dînent avec le député Diagne, « charmante figure de Noir ; un beau teint, sans aucun métissage »⁴⁹ et rendent visite au gouverneur général de l'A.O.F., puis embarquent à bord d'un vieux paquebot français de retour d'Amérique du Sud, direction : la France. Et sans doute est-ce au cours de ce voyage retour que Morand compose ce qui sera avec *Le Tsar noir* l'autre longue nouvelle du recueil : *Adieu New York* !⁵⁰ ainsi que le suggèrent fortement les propos qu'échangent sur le continent africain et ses habitants, les passagers du *Mammouth*, lesquels reprennent les réflexions sur lesquelles se clôt *Paris-Tombouctou*⁵¹.

Le 27 mars, au large de l'Italie, Morand poste une carte à l'intention de Marie Laurencin. « Toute l'Afrique c'est bleu pâle et rose comme vos rubans. Il y a des crânes de cheval cloués aux arbres-fétiches. Je vous embrasse parce que vous avez une peau de négresse ; tendrement parce que vous êtes M.L. »⁵². Quelques jours plus tard, il est de retour à Paris. *Le Peuple des étoiles filantes* a paru en plaquette de luxe À la lampe d'Aladdin. Avec *Adieu New York* ! son recueil compte sept nouvelles.

2. “[C]e que fut le monde au temps de son innocence, de sa fraîche férocité” : désenchantement et convictions

De retour à Paris, Paul Morand a hâte d'en finir avec son recueil. Il met à profit le mois d'avril pour apporter des corrections aux nouvelles ayant déjà paru et, prenant conscience de ce que la partie africaine de son volume est un peu mince, il s'attelle en hâte à la composition d'une ultime nouvelle : *La Chèvre sans cornes*. Ce texte, qui clôturera *Magie noire*, a pour cadre le pays des Dogons, groupe auquel sont rattachés les Habés, au Soudan. La description des demeures troglodytiques sur laquelle s'ouvre la nouvelle, une falaise « trouée de caves et forée de puits naturels dont les parois sont elles-mêmes percées horizontalement par des tunnels qui conduisent à des chambres souterraines » est tirée directement du passage du couple Morand

⁴⁷ Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, op. cit., p. 40, p. 76.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 80.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 91.

⁵⁰ « *Adieu New York* ! est le titre d'une composition de Georges Auric, créée le 21 février 1920, à la Comédie des Champs-Élysées, lors de la soirée où fut présenté également *Le Bœuf sur le toit*, de Jean Cocteau et Darius Milhaud, précise Michel Collomb. “J'avais composé, raconte Auric, une sorte de fox-trot (assez mal venu, je le reconnais) : *Adieu New York*. N'ayant jamais mis les pieds à New York, que pouvait signifier ce titre ? Ma volonté, j'imagine, de composer moi aussi, avec ces pages, pour la première et dernière fois, une farce !” (Voir Georges Auric, *Quand j'étais là*, Paris, Grasset, 1979, p.159) » Michel Collomb, Notice de *Adieu New York* ! dans *Nouvelles complètes*, t. I, éd. cit., p. 1062-1063.

⁵¹ « Morand s'inspire ici, explique Michel Collomb, d'une aventure qui lui était arrivée dans le Fouta-Djalon, lorsqu'une panne d'automobile les avait forcés, lui et ses compagnons, à chercher de l'aide dans un village ». Michel Collomb, Notes et variantes de *Adieu New York* ! dans *Nouvelles complètes*, t. I, op. cit., p. 1067.

⁵² Paul Morand, Lettre à Marie Laurencin du 27 mars 1928, dans *Lettres du voyageur*, op. cit., p. 160.

dans la région de Bandiagara⁵³. Le décor planté, Morand introduit le personnage de Mongkoû, le roi des hommes-serpents, et le montre en train de danser. « Énorme », « alourdi », « suant comme un prolétaire »... La sévère description qu'il en livre n'est pas sans rappeler les rois anthropophages décrits dans les récits d'explorateurs et la littérature de jeunesse du XIX^e siècle.

La Chèvre sans cornes est assurément l'une des nouvelles les plus documentées du recueil. C'est à l'ethnographe Robert Arnaud – romancier connu sous le pseudonyme de Robert Randau –, excellent connaisseur des lieux, qui l'a hébergé une nuit lors de son périple africain, que Morand doit l'essentiel de ses informations sur le pays dogon⁵⁴. Morand semble avoir donné au roi Mongkoû les traits du Moro-Naba rencontré à Ouagadougou et photographié par Londres⁵⁵, et s'être inspiré des danses auxquelles il a assisté pour imaginer sa chorégraphie de la danse des Hommes-serpents. Avec son souverain ventripotent, sa confrérie des Hommes-serpents anthropophages et nécrophages, ses villageois et ses sorciers croyant fermement en la réincarnation des êtres humains en animaux, ses domestiques sacrifiés afin de servir leur défunt roi dans l'autre monde, Morand renoue avec les féroces représentations des chefferies africaines véhiculées tout au long de la seconde moitié du dix-neuvième siècle par les voyageurs, celles qui ont abondamment nourri les romans « africains » de Jules Verne, de *Cinq semaines en ballon* au *Village aérien*⁵⁶, quitte à verser dans la caricature la plus sordide et à confiner au grand-guignolesque dans la scène finale du festin.

La signification de la nouvelle est sans doute à rechercher dans les lignes attribuées à Renan citées en épigraphe : « Oh ! laissez ces derniers fils de la nature s'éteindre sur le sein de leur mère ; n'interrompez pas de vos dogmes austères, fruit d'une réflexion de vingt siècles, leurs jeux d'enfants... »⁵⁷. L'Afrique noire est sauvage, ses habitants sont belliqueux, féroces, anthropophages. « Mais quoi, ils ne portent point de hauts-de-chausses »... Pourquoi dès lors s'évertuer à les civiliser, à leur apporter des routes, des édifices publics... Morand en est convaincu : il est sans doute l'un des derniers Blancs à avoir pu évoluer dans cette Afrique sauvage, parmi ces derniers despotes nègres, ces tribus anthropophages que la Civilisation, dans son inexorable marche, aura tôt fait d'éradiquer.

Tout au long de son périple à travers le continent noir, Morand s'était à plusieurs reprises agacé de l'inquiétante dérive empruntée par les Africains au contact des Occidentaux. Ainsi, à Bamako, lorsque deux jours durant, il avait dû attendre que la caravane qui devait les acheminer son épouse et lui à Tombouctou fût prête, il avait assisté à un nouveau tam-tam, le second après celui qui l'avait émerveillé. « C'est une belle mascarade » avait-il noté, poursuivant : « Le chef des griots porte un péplum bleu-noir et est coiffé d'un casque doré de lancier second Empire, à cimier de crin. Les vieilles femmes, comme toujours, sont déchaînées ; elles portent les couleurs les plus voyantes et ne le cèdent à personne en lascivité [...]. »⁵⁸ Tout y était faux. L'écrivain

⁵³ Paul Morand, *La Chèvre sans cornes*, dans *Magie noire ; Nouvelles complètes*, t. I, op. cit., p. 612.

⁵⁴ « Arnaud, en littérature Robert Randau administrateur de Ouagadougou, à qui je vais faire une visite, l'auteur des Terrasses de Tombouctou, et de bien d'autres curieux romans coloniaux, m'assure que le Moro-Naba est le descendant d'une puissante dynastie qui régna jadis jusqu'à Tombouctou ». Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, op. cit., p. 63.

⁵⁵ La photographie du Moro-Naba prise par Albert Londres a été récemment retrouvée. Voir Didier Folléas, Albert Londres en Terre d'ébène, Paris, Arléa, coll. « Arléa poche », 2009, p. 52.

⁵⁶ Jules Verne, *Cinq Semaines en ballon*, Paris, Jules Hetzel, 1863 ; *Le Village aérien*, Paris, Jules Hetzel, 1901.

⁵⁷ Citation attribuée à Renan mais ne figurant pas dans *L'Avenir de la science*. Michel Collomb, *Notes et variantes de La Chèvre sans cornes*, dans *Nouvelles complètes*, t. I, éd. cit., p. 612.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 37.

avait été affreusement déçu, mais ce n'était là rien en comparaison du choc que devait produire sur lui sa découverte de la mythique Tombouctou.

Le 18 février, après avoir dîné à la concession française, lui et ses compagnons de voyage avaient repris la route et, entre deux dunes, ils avaient aperçu Tombouctou, qui n'était plus rien qu'un gros village de cinq mille habitants. Là, tout l'avait déçu, jusqu'aux Noirs. « Les nègres, à Tombouctou, avait-il alors noté, ne sont pas beaux, tant il y a eu de croisements, de métissages. Ils sont relégués à l'arrière-plan »⁵⁹. Après un rapide tour sur le marché de Tombouctou et une nouvelle déception, les Morand avaient fait leurs adieux à Londres et Roucayrol. Quittant sans regret Tombouctou, ils avaient remonté le Niger.

De retour à Paris, fort de son expérience et de ses certitudes, Paul Morand revient sur ce qui l'a le plus frappé au cours de son périple : la lente mais inarrêtable déliquescence de l'Afrique. Il ne manque d'abord pas une occasion de réaffirmer que les mélanges sont un désastre planétaire et que le combat pour la préservation des races est perdu d'avance. « Deux choses séparent les hommes, assure-t-il : la langue et la couleur de la peau. Il me paraît cependant qu'on va vers l'unité : par suite des exodes généralisés, des migrations organisées, on arrivera bientôt à une seule couleur »⁶⁰. Pour lui, les races ne sont jamais aussi belles et nobles que lorsqu'elles sont pures. « Quand je pense à l'Algérie, aux Arabes, à tous ces peuples emmitouflés dans des serviettes-éponges, dans de vieilles couvertures de lit, comme des serpents, écrit-il, je me dis qu'entre le Noir nu de l'Afrique centrale et l'athlète nordique des clubs finlandais ou des universités américaines (sauf quelques beaux Chinois), le monde n'est que médiocrité physique »⁶¹.

Ainsi qu'il l'a consigné dans les notes prises lors de son séjour aux Antilles, « le noir est beau comme le blanc est beau. Ce qui est laid, c'est le gris ». Or c'est précisément sur le Noir africain qu'il s'est « documenté » au cours de son périple africain, pour avoir la confirmation de ce dont il est persuadé en son for intérieur : que de tous les Noirs qui peuplent le globe, les Noirs d'Afrique sont les seuls et les derniers à avoir conservé les caractères et instincts originels de leur race. Si ceux qui se sont dénaturés lui sont cause d'une immense déception : « Beau Noir soudanais, où es-tu ? Ceux d'ici ont le sein flasque, le ventre gonflé, les jambes courtes et arquées »⁶², il s'émeut de la beauté, de la noblesse et de la vigueur de ces Noirs demeurés purs qui n'ont pas rompu avec leurs traditions :

Ces corps huilés, ces dos satinés par la sueur et qui prennent une patine de haute époque, la largeur des épaules, la cambrure des reins, l'avancée du ventre, les seins des femmes que le portage met en pleine valeur ; la perfection des jambes, la petitesse de la tête [...]. Quelle souplesse de bête, quelle noblesse du repos, des stations, quelle grandeur dans la marche, quelle perfection dans la course !
(Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, p. 76)

⁵⁹ *Ibid.*, p. 46.

⁶⁰ « Quant à la langue, je ne crois pas à l'avènement d'une langue unique ; le monde parlera d'ici peu, très incorrectement d'ailleurs, deux ou trois langues ; la langue natale pour les usages familiaux, sentimentaux, etc. ; la langue anglaise pour les rapports hors frontières ; les élites, qui veulent voir clair dans leurs idées, apprendront le français ». (Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, *op. cit.*, p.24.)

⁶¹ *Ibid.*, p. 67.

⁶² Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, *op. cit.*, p. 67 et 86.

C'est là pour lui la plus grande joie du voyage, assure-t-il, celle qui fait oublier la monotonie des milliers de kilomètres de brousse. Mais c'est au prix de ces efforts que sont les joies neuves. Car c'est là, en Afrique, et non à Paris ou Harlem, éphémères capitales d'une mode qui passera, que sont les vrais nègres. De cela il a d'abord eu la preuve à Dioura, lorsqu'Albert Londres, ouvrant un phonographe neuf, a joué « *Alléluia* sous la grande nuit pleine d'étoiles ». Et de nouveau, après avoir assisté à des danses, à Man :

[...] nous nous extasions devant les pas qu'inventent pour nous les gens de couleur New Yorkais ; ces entrechats, gambades et convulsions, ils n'en sont point les créateurs, les ayant hérités de leurs grands-mères des plantations sudistes ; et celles-là n'ont fait que les retrouver instinctivement dans leur mémoire primitive ; la danse dans les pays civilisés a perdu son sens initial : elle ne prend sa vraie signification qu'en Afrique, et loin des côtes. Là, danser est une cérémonie magique, un acte de magie imitative ; c'est s'efforcer de copier l'amour, la chasse, la pluie, les funérailles. (Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, p. 78)

Au terme de son voyage, ses convictions, selon lesquelles le Noir africain est beau – « Que ces corps noirs, pareils à des statues de bois poli, sont beaux ! » – et selon lesquelles les mélanges sont une hérésie – « Des raisons esthétiques, à défaut de raisons morales, devraient nous aider à comprendre l'harmonie qui préexiste entre l'homme et le milieu ; à comprendre aussi qu'une race pure est plus belle qu'un métissage »⁶³ – s'en trouvent plus fortes que jamais. « Ce que nous demandons aujourd'hui à l'Afrique, conclut-il – hâtons-nous de le lui demander –, c'est de nous faire comprendre ce que fut le monde au temps de son innocence, de sa fraîche férocité »⁶⁴. Et s'il recommande de se hâter, c'est parce que le tourisme menace.

Dans son « Avant-propos » rédigé à son retour d'Afrique, après avoir signalé qu'il avait pris ces notes sans songer à les publier et qu'il avait répondu favorablement à l'invitation d'Ernest Flammarion de faire paraître *Paris-Tombouctou, documentaire*, le récit de son voyage dans « La Rose des vents », sa toute nouvelle collection dédiée aux récits de voyage, estimant que son voyage en Afrique constituait « en quelque sorte un itinéraire type », il avait écrit dans ce sens :

Persuadé que le tourisme va, d'ici peu d'années, se développer en AOF, il m'a semblé que ces notes pourraient, en l'absence d'un guide africain, servir utilement à des gens qui ne sont ni commerçants, ni fonctionnaires, ni colporteurs, ni chasseurs d'ivoire, ni soldats... Rien que des amateurs de voyages. Et comme, suivant une implacable loi, le passage des visiteurs blancs, chaque jour plus nombreux, portera rapidement atteinte à la couleur originale de ces pays, il ne m'est pas apparu inutile de fixer ce moment, très court, où des miracles mécaniques nous mettent à même d'arriver au cœur d'une nature encore intacte [...]. À qui suivra le parcours tracé, je promets des joies neuves ». (Paul Morand, « Avant-propos », dans *Paris-Tombouctou*, p. 11)

À Jean-José Marchand qui lui demandera plus tard : « Vous avez écrit trois livres à la suite, qui ont contribué à lancer "la mode nègre", vous avez été un des premiers à exalter la sensibilité des Noirs, est-ce que c'était une volonté de la révéler ? » Paul Morand répondra : « Bien sûr ! j'ai voulu expliquer l'histoire des Noirs, entre le Congo et Harlem, aux Français qui ne la savaient pas. »⁶⁵ Ce jugement est évidemment on ne peut plus pompeux. Les intellectuels et le

⁶³ *Ibid.*, p. 75.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 99.

⁶⁵ Paul Morand, *Entretiens*, Paris, La Table ronde, 2001, « La Petite Vermillon », p. 85. Ce que nous a confirmé François Nourissier lors de l'entretien qu'il nous a accordé à son domicile en 2009.

public ne l'avaient pas attendu pour s'intéresser à l'Afrique et aux Noirs.⁶⁶ Avant la publication par Morand de *Magie noire* et *Paris-Tombouctou*, Blaise Cendrars a publié son *Anthologie nègre*, première véritable tentative de compréhension de l'Afrique et de l'Africain, mais il s'agit de contes, René Maran a reçu le déjà très médiatique Prix Goncourt pour *Batouala, véritable roman nègre*, mais l'œuvre a fait polémique, André Gide a publié le journal de son *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*, mais il s'agit principalement là de charges féroces contre l'administration coloniale française⁶⁷...

Si elle n'est pas la première œuvre littéraire française consacrée aux Noirs, *Magie noire* est une œuvre originale à plus d'un titre. Dans la documentation de son auteur d'abord. 50 000 kilomètres, 28 pays nègres : aucun auteur ne peut se targuer d'avoir couvert autant de terrain ni d'avoir consacré autant de temps à son sujet. Dans l'ampleur de son projet ensuite : plus qu'un panorama de la race noire sans ses aires d'implantation, une tentative de compréhension de la nature des forces qui sont à l'origine de la stupéfiante vitalité des Noirs, des manifestations de ces forces par-delà le temps et l'espace, et de l'enthousiasme des Occidentaux pour toutes les productions artistiques de cette race. Dans le traitement de son sujet enfin. En se fondant sur ses lectures de Gobineau et Lévy-Bruhl, sur les représentations véhiculées par l'imagerie coloniale et la mode nègre, et sur sa conviction que des forces occultes unissent toutes les composantes de la race noire où qu'elles se trouvent dans le monde, Morand a su composer une œuvre exploitant les peurs, désirs et fantasmes associés au Noir pour mieux renouveler la figure du nègre en tant que personnage littéraire. Avec Occide, Congo, Octavius Bloom, Lincoln Vamp... Morand offre en effet à ses lecteurs une galerie de personnages noirs inédits. Fait rare pour l'époque enfin, il ne passe pas sous silence l'oppression, la ségrégation et l'ostracisme dont sont victimes les Noirs, que ce soit dans les Antilles – avec pour conséquence de mener un tyranneau au pouvoir (*Le Tsar noir*) – en Amérique – où les Blancs sont capables des pires bassesses pour n'avoir pas à les côtoyer (*Excelsior*) –, ou en Afrique – où ils sont en proie à la cupidité de spéculateurs syriens (*Le Peuple des étoiles filantes*) – et ne se prive pas de stigmatiser la bêtise, l'étroitesse d'esprit et le caractère haineux des petits Blancs.

Avec ses notes à bâtons rompus prises au jour le jour au gré des rencontres et des étapes, mêlant généralités, anecdotes, citations, notes de lecture, billets d'humeur, tableaux à la Vuillard, considérations d'ordre économique – sur les industries du luxe, le commerce des fruits... –, ou historique – sur la médecine au Moyen Âge, l'Afrique au dix-huitième siècle... –, observations diverses – sur la faune, les maladies, le prix des épouses, les vertus de la glace dans les pays chauds... – et raccourcis faciles – « Le Blanc parle, le Jaune sourit, le Noir rit », *Paris-Tombouctou* est un raid, une traversée à cent à l'heure du continent noir. Morand ayant été reçu dans tous les cercles locaux, les conversations roulant sur les indigènes où chacun, toujours, donne des exemples en parlant de ce qu'il connaît, typiques du racisme primaire de l'époque, y sont légion : « Le crâne du Noir s'ossifie, paraît-il, définitivement vers la puberté, et atteint bientôt une extraordinaire épaisseur » ; « Plus il a de vêtements, disent-ils, plus il est

⁶⁶ Si Morand a pu être considéré « comme un des écrivains qui ont introduit le culte du Noir en France, en réalité, on ne peut pas prétendre qu'avant lui ce thème n'ait pas été défriché, ni qu'il en aurait lancé, à lui seul, la mode après la guerre ». (Stéphane Sarkany, *Paul Morand et le cosmopolitisme littéraire* suivi de *Trois entretiens avec l'auteur*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 108-109.)

⁶⁷ Blaise Cendrars, *Anthologie nègre, suivi de Petits contes nègres pour les enfants des Blancs, Comment les Blancs sont d'anciens noirs et La Création du Monde*, op. cit. ; René Maran, *Batouala, véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel, 1921 ; André Gide, *Voyage au Congo, Le Retour du Tchad*, Paris, Gallimard, 1927.

redoutable » ; « Plus les femmes ont le pagne long, moins elles sont vertueuses »...⁶⁸ Morand n'est pas ethnographe. Cependant, en curieux, il a consigné un certain nombre d'observations sur la morphologie ou les mœurs et coutumes des peuplades qu'il a eu l'occasion de rencontrer – les Peuhls, à la peau plus claire, les Habés, superbes sauvages très noirs, les Mossis...⁶⁹ et décrit avec force détails, en amateur d'art nègre, les bracelets, les tambours, les masques, dont il avait seulement eu l'occasion d'admirer des exemples derrière les vitrines du British Muséum, du Musée de Tervuren et du Trocadéro, ainsi que les tams-tams auxquels il lui a été donné d'assister, à Bandiagara, Sikasso et Ouaygouya⁷⁰. S'il ne comporte pas de thèse à proprement parler, *Paris-Tombouctou* s'inscrit dans la continuité de *Rien que la terre*, de *Magie noire* et de ses notes prises aux Antilles à partir desquelles il composera *Hiver caraïbe*. Avec ce « documentaire », Morand entend porter témoignage de ce qui bientôt ne sera plus.

En 1933, le charme est définitivement rompu. Dans une chronique intitulée « De l'air ! De l'air ! », Morand écrit : « “[E]t maintenant, faites entrer les nègres !” et les nègres entrent dans notre décadence comme ils entrèrent dans Carthage et dans Byzance (car on revoit leur ricanement lippu au chevet de toutes les civilisations blanches moribondes) “Faites entrer les nègres !” crient ces “ménages modernes”, qu'on aperçoit derrière les petites annonces spéciales... Au réveil, dégrisés, les plus propres de ces couples-là sortent un revolver et se suicident. »⁷¹ Ce texte de circonstances que l'écrivain a rédigé contre les autorités qu'il juge inactives « à l'occasion d'une série de crimes sexuels et appelant au relèvement du pays », n'a certes aucun lien direct avec l'Afrique. Il n'empêche, il marque la fin de la période nègre de Morand.

Bibliographie

Sources primaires

Morand Paul (1928), « Ce que je pense de *La Revue indigène* », Préface à *l'Anthologie de la poésie haïtienne indigène*, Port-au-Prince, Imprimerie nationale.

Morand Paul (2001), *Entretiens*, Paris, La Table ronde, « La Petite Vermillon ».

Morand Paul (2017), *Carnets d'un voyage aux Antilles. Haïti / Jamaïque / Cuba (Nov.-déc. 1927)*, Caen, Passage(s). Ed. Dominique Lanni.

Morand Paul (2001), Paris-Tombouctou, dans *Voyages*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins ». Ed. Bernard Raffalli,

Sources secondaires

Londres Albert (1998 [1929]), *Terre d'ébène*, Paris, Le Serpent à plumes, « Motifs »

Auric Georges (1979), *Quand j'étais là*, Paris, Grasset.

Cendrars Blaise (2005), *Anthologie nègre*, suivi de *Petits contes nègres pour les enfants des Blancs*, *Comment les Blancs sont d'anciens noirs* et *La Création du Monde*, Paris, Denoël.

Éd. Christine Le Quellec Cottier.

Gide André (1927), *Voyage au Congo, Le Retour du Tchad*, Paris, Gallimard.

Maran René (1921), *Batouala, véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel.

⁶⁸ Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, op. cit., p. 16.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 55 et 59.

⁷⁰ Masques donnés à Marcel Griaule pour les collections du Musée de l'Homme et aujourd'hui conservés dans les fonds du Musée du Quai Branly.

⁷¹ Paul Morand, « De l'air ! De l'air ! », dans 1933, n°1. Rééd. dans *Rond-Point des Champs-Élysées*, Paris, Grasset, 1937, p. 12-15.

Milhaud Darius (Mai 1949), « Du Brésil au Bœuf sur le toit. Souvenirs », dans *La Revue de Paris*, n°56, p. 87-105.

Travaux

Folléas Didier (2009), *Albert Londres en terre d'ébène*, Paris, Arléa, « Arléa Poche ».

Sarkany Stéphane (1968), *Paul Morand et le cosmopolitisme littéraire* suivi de *Trois entretiens avec l'auteur*, Paris, Klincksieck.

